

**WILLIAM
MESGUICH**

est Fouché

**DANIEL
MESGUICH**

est Talleyrand



LE SOUPER

DE JEAN-CLAUDE BRISVILLE

© Fabrice Robin

SAMEDI 26 SEPTEMBRE 2020

20H30



44 allée des Épines - 78160 Marly-le-Roi
01 39 58 74 87 - www.ccjeanvilar.fr

De **Jean-Claude BRISVILLE**

Mise en scène **Daniel et William Mesguich**

Avec **Daniel Mesguich** : Talleyrand

William Mesguich : Fouché

La politique « voyou » par Daniel Mesguich

« Certes, Le Souper, comme tous les textes de Jean-Claude Brisville, est tissé d'un fil serré et flamboyant... »

Certes, William et moi, qui avons maintes fois, ces dernières années - et avec tant de bonheur ! -, joué un peu partout, en France et dans le monde, L'Entretien de M. Descartes avec M. Pascal le Jeune, du même Brisville, avons éprouvé le désir de persévérer sur les chemins de ces face-à-face à l'intelligence sensuelle, à la fois insistante (comme on dit d'un parfum) et discrète (je veux dire : que ce n'est pas elle seule qui se donne en spectacle et qu'elle n'humilie personne)...

Certes, après avoir interprété deux grands philosophes qui ont si positivement marqué l'histoire de la pensée, jouer deux crapules de haut vol, deux ministres véreux que nulle fourberie, nulle trahison, nulle infamie jamais ne rebutent, nous a sans doute paru croustillant...

Certes, Le Souper, à la fois œuvre d'imagination (nul témoin, lors de cette conversation au lendemain de Waterloo, entre le « Diable boiteux » et le duc policier) et dialogue « rigoureusement » historique (toutes les phrases prononcées, les célèbres comme les autres, pourraient être signées à la fois de Talleyrand, de Fouché... et de Brisville ! – car ce dernier sait parler en virtuose les différentes langues de ses personnages, celle du XVII^e siècle pour Pascal et Descartes, celle du XIX^e naissant pour Fouché et Talleyrand, et le bavardage mondain de l'un et de l'autre jamais ne s'oppose aux phrases sèches et historiques), certes donc Le Souper offre, avant tout, la chance de célébrer un art trop souvent oublié aujourd'hui, celui de la Diction. Certes un certain « esprit » français et la maîtrise parfaite de la langue sont peut-être au fond les véritables « personnages » de la pièce... Certes... Mais ce n'est pas là tout.

Une pièce de théâtre ne vaut, à mes yeux, que par ses retombées. Que par ses éclairages bien au-delà de la simple « trame ». Cette conversation secrète entre Fouché et Talleyrand dans les appartements de celui-ci, tandis que, dans la rue, le peuple de Paris se fait autour d'eux de plus en plus menaçant, conversation qui va permettre, l'Empire venant d'expirer, rien moins que de restaurer la Monarchie en France, resterait, pour étincelante qu'elle soit, circonstancielle, et, pour finir, anecdotique, c'est-à-dire un simple reportage historique dialogué, si elle ne se limitait qu'à elle-même, si Fouché et Talleyrand n'étaient que Fouché et Talleyrand, et le seul début du XIX^e siècle. Non. Ce que montre Le Souper, mieux, bien mieux, que quelque essai, quelque thèse, quelque analyse étayée, quelque conférence savante, ce qu'il rend manifeste, parce qu'il est théâtre, c'est à dire perpétuels et indémêlables clignements et chatoiements de fiction et de réalité, c'est un « toujours ». Que la politique est toujours « voyou ». Que la loi, toute loi, commence toujours par être illégale. (Ce n'est, par exemple, qu'après la signature au bas du célèbre document, que la Constitution américaine affirme

la souveraineté des États-Unis d'Amérique, mais les premières lignes de la déclaration d'indépendance, « Nous, peuple d'Amérique... » commencent par être un faux, et une imposture : au moment même où il écrit cela, Jefferson n'est pas le peuple d'Amérique).

Oui, toute politique, toute constitution, toute souveraineté, toute loi, dit métaphoriquement Le Souper de Jean-Claude Brisville, commence toujours par une sorte de « souper », privé et hors-la-loi ; non par quelque légalité, quelque sacralité, quelque force évidente, fondée, ou transcendante et comme venue du fin fond de la galaxie, mais par la seule conversation, hasardeuse, contingente, de quelques-uns, nécessairement « bandits », nécessairement « hors-la-loi », et qui imposent la loi – ce qui désormais sera la loi – en dégustant du saumon...

C'est, surtout, donner en spectacle cette vérité qui nous a fait aujourd'hui désirer mettre en scène à quatre mains Le Souper. »

Note de William Mesguich

« Le Souper est un duel rhétorique et politique de très haute volée. Talleyrand et Fouché sont les deux faces d'une langue ciselée dans le marbre de l'éloquence. Ils sont aussi, tels Janus, deux portes d'entrée possibles pour l'avenir de la France. Comment conduire les affaires de ce pays déchiré par les luttes intestines, comment panser la plaie, liée à l'exil napoléonien et à la guerre ? Restauration, ou marche vers une république ?

Les deux hommes sont, tour à tour, avenants et retors, implacables et séduisants. Deux visions politiques et sociétales aux antipodes, avec un soupçon de rapprochement, sur fond de trahison toujours possible. Et beaucoup d'élégance. Brisville est un esthète de la langue française. Le Souper est son joyau. Et dans l'écrin de ce huis-clos étouffant, où le trouble chemine ardemment avec l'éclat de tel subjonctif devenu rare, où la violence latente, et parfois manifeste, est célébrée par le scintillement de telle métaphore, l'auteur nous entraîne dans les méandres de notre propre conscience. L'intimité de cette rencontre entre les deux plus puissantes personnalités de ce temps-là est aussi la nôtre. Nous sommes tour à tour Fouché et Talleyrand. Oscillant entre fermeté et ouverture. Entre rage contenue et sourires de circonstance. Et la rupture n'est jamais loin. Ce Souper brille de noirceur. Par son intransigeance, et son intelligence. Le pouvoir a enfanté ces deux monstres, et voici que c'est à eux qu'appartient aujourd'hui de démêler les fils inextricables du destin de la France.

Cette rencontre met aux prises deux consciences qui sont les deux versants d'une seule. Deux hommes – au fond semblables à chacun de nous – dont les mots nous sont offerts par un maître du dialogue politique et historique. Et c'est un régal. »

Talleyrand et Antonin Carême

La gastronomie au service de la diplomatie

Longtemps au service de Talleyrand, Antonin Carême a été le fondateur de la grande cuisine française. Ensemble, le diplomate et le cuisinier ont fait des merveilles, comme lors du congrès de Vienne en 1814.

Six mois après sa chute, Napoléon a été exilé à l'île d'Elbe. Débarrassés de l'« ogre », les vainqueurs russes, anglais, autrichiens et prussiens doivent maintenant redessiner l'Europe, mise sens dessus dessous par l'empereur français. Souverains et plénipotentiaires se sont donné rendez-vous à Vienne, en Autriche, pour un congrès dont les négociations s'ouvrent le 1^{er} novembre 1814, mais qui va essentiellement se nouer en coulisses. Dans les salons, les bals, mais aussi et surtout à table !

Sur ce dernier point, la France, en pays vaincu qui doit sauver les meubles à Vienne, a une carte maîtresse : ce vieux renard de Talleyrand, à qui Louis XVIII a confié le destin de la France. Ancien régime, Révolution, Directoire, Consulat, Empire et maintenant Restauration... le « diable boiteux » a servi tous les régimes, et les a tous dupés. Talleyrand est même parvenu à s'imposer auprès du nouveau roi, le frère cadet de Louis XVI dont il avait pourtant voté la décapitation 22 ans plus tôt !

Le souverain, qui doit consolider son trône, le dépêche à Vienne avec une longue liste de recommandations. « *Sire, lui répond le diplomate de 60 ans, j'ai plus besoin de casseroles que d'instructions écrites* ». Pendant plus de sept mois en Autriche, les marmites françaises vont étourdir les grands d'Europe. Lors des grands dîners que donne le prince diplomate, les convives voient défiler 48 entrées, une pléiade de rôtis, de homards, d'entremets, et d'extraordinaires pâtisseries en forme de village ou de château...

La fête qu'il organise en l'honneur de l'Anglais Wellington en février 1815 restera longtemps dans les mémoires comme un sommet de la gastronomie. Les discussions qui s'éternisent, sont éclipsées un temps par une astuce de l'ambassadeur français qui lance un concours du meilleur fromage au monde. Talleyrand fait venir de Meaux plusieurs roues d'un Brie exquis qui emporte les palais, et les suffrages. La France va gagner beaucoup plus qu'une compétition fromagère : au bout de quelques mois, elle intègre le conseil des grandes puissances qui ont battu... la France !

Si Talleyrand, qui en mesure l'importance, passe tous les jours de longs moments en cuisine à discuter avec ses mitrons, inspecter la fraîcheur des produits, et composer les menus du jour, il possède un atout dans sa manche : le génie de Carême, son cuisinier attitré. Personne ne sait si son « chef » - il est le premier à se faire appeler ainsi - a fait le voyage en Autriche. Mais sa réputation le précède aussi sûrement que le fumet de son célèbre potage à la Nesselrode ou ces succulents vol-au-vent qu'il a inventés. Une légende : voilà ce qu'est Carême, tout juste 30 ans quand son talent - ou son fantôme parisien - est consacré dans les salons de Vienne.

L'ancien commis, qui s'est fait un nom dans la pâtisserie, est entré douze ans plus tôt au service de Talleyrand, alors tout-puissant ministre des relations extérieures de Napoléon. Le jeune empereur, qui avait l'assiette maussade, laissait à son ministre carte blanche pour recevoir à dîner tous ceux qui comptent. Habitué à mener grand train, l'ancien évêque défroqué ne s'est pas fait prier. « *La cuisine est la seule cause qu'il n'ait jamais trahie.* », chuchotaient ses nombreux ennemis...

Extrait de l'article de Charles de Saint-Sauveur, le Parisien (23/09/2018)

Recette emblématique d'Antonin Carême

LES BISCUITS À LA CUILLÈRE

Ingrédients :

- 80 g de jaunes d'œuf
- 125 g de blancs d'œuf
(note de la rédaction : cela représente 4 œufs environ)
- 100 g de sucre
- 50 g de fécule de maïs tamisée
- 50 g de farine tamisée
- du sucre glace en abondance

Préparation de la recette

Travailler les jaunes d'œufs pour en faire doubler le volume.
Ajouter les blancs montés en neige avec le sucre, puis la fécule de maïs et la farine.

Quand la pâte est onctueuse et homogène, la coucher sur une plaque de four à l'aide d'une poche à douille, en donnant la forme allongée des biscuits.

Mettre dans un four préchauffé à 220°.
Enfourner une première fois, et quand le biscuit a gonflé, mais sans être coloré, le ressortir et saupoudrer généreusement de sucre glace.
Repasser à four chaud et laisser refroidir.

On peut conserver les biscuits à la cuillère deux à trois jours.

Bon appétit !



CHARLES-MAURICE DE TALLEYRAND-PÉRIGORD (1754-1838)

« Acteur important de l'histoire de la France et de l'Europe, Talleyrand est une personnalité controversée qui fascine toujours. Autant pour ses grands talents de diplomate que pour sa surprenante adaptation aux différents régimes qui ont occupé la scène politique de son temps.

Prenant ses distances avec le pouvoir en place dès que le pire, selon lui, s'annonçait, il a donc soutenu successivement : la Monarchie, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la première Restauration et la Monarchie de Juillet. Aussi, cet homme qui ne manquait pas non plus d'humour, a-t-il déclaré un jour : « Je n'ai abandonné aucun gouvernement avant qu'il se fût abandonné lui-même. ».

Si la grande capacité d'anticipation de Talleyrand lui a sans doute sauvé la vie et permis la longue et brillante carrière diplomatique qui l'a rendu célèbre, elle n'a pas convaincu les dirigeants de son temps. De fait, en parallèle de ses divers accommodements avec les alternances de régimes, il a toujours tenté de faire prévaloir une pensée politique qui lui est personnelle. Hostile à l'absolutisme, à la censure, aux réglementations qui entravent le développement de la France et à la guerre, cette pensée s'enracine dans la philosophie des Lumières. Elle est porteuse de l'effervescence tous azimuts des décennies qui ont précédé la Révolution (en 1789, il avait 35 ans), et qui furent celles de sa jeunesse et de sa formation. Effervescence intellectuelle et culturelle, mais aussi économique, administrative, scientifique, tandis que, pour la première fois, la population française, de 22 millions sous le règne de Louis XIV, passait à 28,5 millions sous celui de Louis XVI.

Esprit curieux de toutes choses, Talleyrand est un libéral façon XVIII^e, au sens où il défend la liberté de s'instruire, de penser et de s'exprimer tout autant que celle du commerce et d'avoir la vie la plus agréable possible. Cette « douceur de vivre » d'avant la Révolution, qu'il s'efforcera de retrouver au cours de sa longue existence, nécessite une grande aisance financière. Né d'une famille de la haute noblesse désargentée, Charles-Maurice s'est intéressé aux questions financières dès sa jeunesse. La fréquentation d'entrepreneurs et de banquiers, son poste d'agent général du clergé, le travail avec le ministre Calonne sur les finances calamiteuses de l'État ont formé un homme d'affaire qui n'hésitera pas à prendre des participations dans des entreprises ni à spéculer dans l'immobilier. Devenu ministre des relations extérieures sous plusieurs régimes, il assortira des négociations qu'il voudrait toujours avantageuses pour les deux parties, de « douceurs diplomatiques », ce qu'à notre époque nous nommons des pots-de-vins. La fortune ainsi construite lui permettra de mener grand train. Et aussi, d'acquérir, d'embellir et d'entretenir un domaine aussi important que celui de Valencay. »

Source : site du Château de Valençay

JOSEPH FOUCHÉ (1759-1820)



« Révolutionnaire, girondin, ministre de la Police sous Napoléon et bien d'autres encore, Fouché change de camp comme de chemise pour goûter au pouvoir.

Un visage maigre, des lèvres minces, des paupières ourlées de rouge laissant filtrer un regard froid, tel apparaissait à ses contemporains cet homme redoutable et redouté.

Né au Pellerin, près de Nantes, le 29 mai 1759, cet ancien élève des Oratoriens serait sans doute resté professeur dans son collège si la Révolution n'avait éclaté. Élu député

à la Convention, il vote la mort du roi. Envoyé en mission en province, il déclare la guerre au catholicisme ; à Moulins, il fait brûler les objets du culte, à Lyon, avec Collot d'Herbois, il substitue le canon à la trop lente guillotine. Rappelé à Paris par Robespierre, il craint pour sa vie et participe au 9 Thermidor.

Mal vu de la Convention thermidorienne, il doit se cacher avec sa famille (août 1794). Barras le fait rentrer en grâce ; il va alors représenter la République à l'étranger, puis, en juillet 1799, est nommé ministre de la Police du Directoire. À cette date, l'étoile montante étant Bonaparte, l'ex-terroriste abandonne son protecteur pour aider de son mieux au coup d'État de Brumaire. En récompense, il retrouve son poste à la tête de la police et sait montrer sa compétence, après l'explosion de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise (24 décembre 1800), en découvrant les auteurs de l'attentat. Fouché pousse alors l'art policier au plus haut degré de perfection avec son système de fiches, et ses indicateurs. Inquiet de cette puissance, Bonaparte supprime le ministère (15 septembre 1802), mais Fouché reçoit la riche sénatorerie d'Aix.

L'Empire proclamé, Napoléon lui rend pourtant ses anciennes fonctions. Le ministre est fait duc d'Otrante (1809), mais il comploté avec Talleyrand et a l'audace d'entamer des pourparlers avec Londres. Napoléon l'apprend et met à pied l'impudent personnage (juin 1810). Rentré en grâce en 1813, il est nommé gouverneur des provinces illyriennes. Revenu à Paris à la chute de l'Empire, il échappe à la police du roi et retrouve pendant les Cent-Jours son ancien portefeuille. Mais il mène un double jeu qui lui permet, après Waterloo, de se faire imposer comme ministre à Louis XVIII (juillet 1815). Les ultras, qui le haïssent, travaillent à sa perte. Envoyé à Dresde pour y représenter le roi, le duc d'Otrante est ensuite exilé comme régicide (1816). Il meurt à Trieste le 26 décembre 1820. »

Jules Bonnet, Le Point, 2013

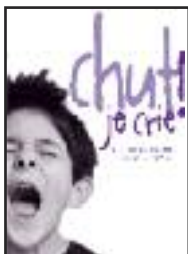
Choisissez au moins quatre spectacles
et bénéficiez des avantages de l'abonnement
Réservation au 01 39 58 74 87
accueil@ccjeanvilar.fr



Théâtre
LE SYNDROME DU BANC DE TOUCHE
De et avec Léa GIRARDET

Vendredi 2 octobre à 20h30

Spectacle joyeux et lucide qui parle de théâtre et de foot, de passion et de frustration, d'Aimé Jacquet et de Pôle Emploi, et de tous ceux qui un jour se confrontent à l'échec, relèvent la tête et s'inventent une autre vie.



Jeune public
CHUT ! JE CRIE

Avec **Frédérique CHARPENTIER** et **Françoise PURNODE**

Mercredi 7 octobre à 15h30

Un duo chorégraphique qui nous emmène dans un voyage au cœur des premières émotions. De la tristesse à la joie, venez savourer cette fantaisie poétique en famille.

À partir de 3 ans



Comédie
LE DINDON
De Georges FEYDEAU

Mise en scène : Anthony Magnier

Samedi 10 octobre à 20h30

Un Feydeau joyeusement déjanté avec des quiproquos inextricables, interprété avec fougue par la compagnie VIVA.

COMPLET



Théâtre
TOUT ÇA TOUT ÇA
De Gwendoline SOUBLIN

Mardi 13 octobre à 20h

Mise en scène Justine Heynemann

Écrite à partir de témoignages d'enfants, cette pièce drôle et insolente propose une réflexion sincère sur leur perception de l'actualité et leur vision de l'avenir. Revigorante d'optimisme et d'espoir, c'est une bouffée d'air frais.

À partir de 9 ans



www.facebook.fr/ccjeanvilar.marlyleroi

licences n°1-1108840,
n°2-1108841 et n°3-1108842

Le Centre culturel Jean Vilar
est subventionné par la Ville de Marly-le-Roi.

